LA FIN DE L'Empoisonneur.

Les Gascons, à toute époque, ont aimé les aventures et, de tout temps, leur race a fourni des types singuliers. Celui dont j'aurai, ci-après, à raconter l'histoire exhumée, jadis, des archives de Savoie par l'érudit Cibrario, semble avoir été un inventif et maladroit fanfaron de crime. De son destin tragique un orateur quelque peu disert tirerait la matière d'une touchante homélie. Pour moi, je me bornerai à considérer l'étonnante imprudence de ce médecin bizarre, bavard infiniment, qui ne craignait point de porter sur soi des substances inconnues et suspectes et croyait pouvoir traverser à son avantage les plus dangereuses complications en s'abandonnant à la variété de ses gloses. Fut-on la plus fertile imagination du monde, on ne gagne rien à trop parler.

A Chambéry, aux dernières années du quatorzième siècle, la famille, alors comtale, plus tard ducale, de Savoie fut frappée comme d'un coup de foudre. Son chef, le comte Amédée VII, surnommé le comte rouge, époux de la princesse Bonne de Berry, mourut brusquement. Il régnait, en Cour, une atmosphère chargée d'orages. Le mal avait été si soudain, que l'idée du poison se présentait tout naturellement et se faisait accepter. Mais, qui avait versé ce poison? Et, surtout, qui avait suggéré, commandé et fait exécuter pareille scélératesse? Le cadavre n'était pas encore refroidi que les passions se surexcitaient. De toutes parts les soupçons se donnaient carrière. On soupçonna jusqu'à la propre mère du comte, la douairière de Savoie. Si l'on eût écouté la veuve d'Amédée VII, la justice eût accompli son œuvre sans délai en fermant les portes du château. Pour éviter un monstrueux scandale, les enquêteurs prirent des biais. Leur grande affaire était, tout ensemble, de laisser courir le temps et de découvrir des accusés suffisamment de mise.

Au milieu de ces inquiétudes, on ne savait plus où l'on en était. La fille du duc de Berry criait toujours vengeance, mais par degrés, elle eut moins de larmes. Elle s'était aperçue que le climat savoyard ne convenait guère à sa santé, que son cousin Bernard VII d'Armagnac la souhaitait avoir pour femme, qu'il était beau, qu'elle ne se sentait aucun goût pour un long veuvage et que la vie lui promettait maintes douceurs. Bref, au mois d'octobre 1394, le contrat de son nouveau mariage se signait dans la grand'salle du château de Méhun-sur-Yèvre. La ville de Chambéry dut secouer sa torpeur et se mettre en fête à l'occasion des noces, pompeusement célébrées. Après quoi les époux prenaient, en grand appareil, le chemin du Rouergue, et s'en allaient faire leur solennelle entrée dans leur bonne cité de Rodez. Le voyage ne prit pas moins de quatre semaines. Nous marchons plus vite aujourd'hui..

Il va de soi que le départ de la princesse ne suspendit pas les procédures. Les plus strictes convenances voulaient qu'on les continuât. Aussi bien les juges n'avaient pas chômé sur ces entrefaites. Au rapport de témoins dignes de foi, le comte était mort peu après avoir absorbé certaines drogues prescrites par Jehan de Grandville, son médecin favori. Sous la pression du populaire, très effrayé par cette manière de sorcier, on l'avait arrêté d'office. Mais ce diable d'homme, renfrogné, menaçait de se défendre: il détenait des secrets redoutables: il avait des amis ou des complices puissants. Afin de tout arranger commodément, les magistrats s'avisèrent de jeter aussi sous les verrous son serviteur, l'apothicaire qui avait, d'après ses indications, préparé le breuvage. Bien mieux, leur admirable logique leur inspira d'instrumenter immédiatement contre ce subalterne, avec le dessein de ne remonter plus haut qu'à la dernière extrémité.

Comme de raison, le pauvre hère ne mit point de bonne grâce à s'attester coupable. Ce n'était pas sa faute si Monseigneur était mort. Il avait brassé des médicaments, non des toxiques. Le plus innocent des hommes, on le voyait en lui tout pleurant et se débattant. Ici le bourreau s'empara de sa chétive personne et l'accommoda de telle sorte qu'il avoua tout ce qu'on voulut. Le lendemain, dûment condamné, les valets de la geôle le liaient à la queue d'une ânesse "achetée à une femme juive" et le menaient au supplice, hurlant l'iniquité, affirmant furieusement son innocence. Qu'importait tout ce fracas?

Les tortionnaires haussaient les épaules. Pourquoi s'enrageait-il à nier son crime puisque, sur le chevalet, il l'avait reconnu? Pourquoi faisait-il tant de difficulté à se laisser écarteler, puisque, régulièrement, il devait être rompu en quatre? Lorsqu'on fait des aveux, même "in tourmentis," chacun sait que l'honneur du châtiment est sauf. Que diable! on prend son parti d'avance: on avoue ou on n'avoue pas.... Néanmoins, au cours de l'horrible scène, quelques-uns se prirent à penser que, peut-être, ce condamné n'avait joué d'autre rôle que de remplir, en apothicaire, les ordres du maître "physicien".

Bon gré, mal gré, il fallut, alors, s'occuper du sinistre Grandville. Le peuple le haïssait. Tout en lui semblait déconcertant et plein de mystère. Il se disait né à Prague, formé à l'École de Padoue, mûri à Rome, en Prusse, à Montpellier, à Toulouse, villes où il avait laissé des souvenirs. Le duc de Bourbon l'avait choisi pour l'accompagner en Afrique. Il connaissait le fort et le faible de tous les grands seigneurs, si bien que la perspective de révélations de sa part les faisait tous trembler. De fait, les interrogatoires eurent des parties terribles. A son avis, le manipulateur de drogues avait bien préparé un poison, mais c'était à l'instigation de personnages importants, faciles à connaître. Lui, Grandville, ne s'était mêlé de rien. S'il finit par perdre de sa superbe, ce ne fut que dans les affres des tortures, maintenu presque un jour entier sur une corde tendue, les pieds chargés de pierres, avec un surcroît inouï de cruauté. On n'osa, d'ailleurs, l'achever et on l'envoya s'éteindre au fond de la forteresse de Montbrison, en reniant son aveu de culpabilité arraché de force. Et, pendant ce temps, un si énergique mouvement se dessinait en mémoire de l'apothicaire supplicié, qu'une enquête de révision s'imposa. En fin de compte, un jugement intervint, majestueux et tardif. On avait écartelé l'infortuné ... à tort!

Ainsi, tout ce qu'on avait fait était vain et déplorable. Pourtant, plus que jamais, on parlait de poisons. Il semblait que nul ne fût sûr d'échapper à ce genre de mort par traîtrise. Un malaise si général et de si vives craintes s'entretenaient qu'on n'en pouvait venir à bout. Soudain un homme se rencontra dont les allures et les bavardages attirèrent l'attention. Ce fut le point de départ d'une nouvelle affaire.

L'homme en question se nommait Maître Bernard de Rota. Gascon de naissance, sorti de son pays pour chercher fortune, il avait visité le nord de l'Espagne, puis de proche en proche, il était arrivé à Chambéry vers le moment de la disgrâce de Jehan de Grandville. Ses talents en médecine lui méritaient de la sympathie. Malheureusement il parlait trop et d'une fantaisie trop extraordinaire. Des propos étranges tenus par lui le firent appréhender au corps, fouiller, interroger. Sur sa poitrine, on surprit un sachet de petites pierres rouges. "Qu'est-ce que ces pierres?" lui demanda-t-on. Mi-sérieux, mi-goguenard, il répondit: "Cela s'appelle "pierres de bœuf" ou "pierres lapis" et rien n'est plus vénéneux." On insista: "Dites nous à qui vous destiniez cette peste?"—"En vérité, fit-il, je la destinais au Pape, à quelques cardinaux et à plusieurs princes.... à la requête de certaines gens." Le fol n'avait point prévu l'effet de cette confidence, fausse ou vraie. Quels pouvaient être ces princes voués à une prompte disparition? Quels "gens" l'avaient encouragé à les faire disparaître?—Sur ces points, il eût mieux aimé se taire, mais on n'eut pour lui rendre sa faconde qu'à lui montrer l'odieuse corde tendue, prête à le recevoir. Le premier prince appelé à mourir n'était autre, assura-t-il, que le comte régnant, Amédée VIII. Une orange mêlée d'un peu de poussière de pierre rouge l'aurait vite mis par terre. Le nouveau duc de Milan, Jean Galéas Visconti, et Mgr le comte de Piémont, prince d'Achaïe, voulaient sa mort. Maître Bernard, croyant se sauver, insistait sur les choses, multipliait les détails, se répétait, s'expliquait avec la volubilité d'un Méridional cherchant à la fois à se persuader lui-même et à donner le change. Les enquêteurs l'écoutaient, mal convaincus. Finalement, au lieu de le libérer, ils décidèrent de le déférer au souverain conseil, à Bourg-en-Bresse.

Notre homme se sentit perdu — à moins qu'il ne réussît à reprendre ses dénonciations malencontreuses. Voici donc le surprenant discours qu'il tint à ses juges: "Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent n'est que mensonge. Hier, pendant que je récitais mes prières, la Vierge Marie et l'Apôtre saint Jacques me sont apparus pour m'enjoindre d'être vrai. Sachez que j'ai acheté mes pierres rouges à Léon, en Espagne, à cause des vertus médicinales qu'on leur prêtait et parce que j'ai vu des marchands vénitiens en acheter grand nombre. A plusieurs reprises, j'en ai fait usage sans en éprouver le moindre inconvénient. Quand il vous plaira, je recommencerai devant vous l'épreuve...... Je jure, enfin, sur le missel, sur le canon de la messe, sur mon éternel salut, que je n'ai jamais eu de personne le mandat de supprimer quelqu'un...." Il est possible, après tout, que, sauf en ce qui concerne l'apparition de la Vierge et de l'Apôtre, cette version fût exacte. Toutefois, le conseil n'y eut qu'un égard limité. Sa sensible préoccupation était de se débarrasser d'un hâbleur compromettant, mais en évitant de se ménager une nouvelle et périlleuse affaire de révision dans le genre du procès posthume de l'apothicaire. Le mieux était, en ces conditions, d'user envers le Gascon de formes d'une relative douceur ou, plus simplement, de lui faire couper la tête avec un cérémonial particulier et en réclamant de lui certaines garanties.

Si l'on n'avait sous les yeux des documents authentiques, on aurait quelque peine à ne pas douter de la mise en scène de l'exécution. Ce fut à Bourg, au milieu d'une grande place, en présence d'une foule serrée. Le condamné s'avançait, selon l'usage, suivi d'un chapelain et entouré de gardes, lorsque, tout d'un coup, comme il arrivait devant le billot, un incident bien imprévu se produisit. Dans l'espace vide réservé au patient et aux gens de justice, on vit se dresser, faisant face aux spectateurs, Messire Jehan de Veneti, gouverneur de la ville. D'un geste, il commandait le silence, puis il prononçait, à très haute voix, des paroles qui portaient loin, à la façon d'un meneur de jeu soucieux d'excuser un spectacle de trop peu d'attrait. "Ne vous étonnez pas," dit-il, qu'on n'exerce envers Maître Bernard d'autre rigueur que de lui trancher la tête." On l'eût traité, certes, bien autrement au cas où son dessein d'empoisonner Monseigneur de Savoie eût été réel. Mais il a déclaré et déclare avoir menti en s'attribuant ce projet, comme aussi en mettant en cause Monseigneur le prince d'Achaïe et d'autres princes." A l'instant, à la stupeur de tous, le condamné se levait pour confirmer ces assertions, se confessait une dernière fois et clamait en s'agenouillant devant le billot fatal: "Je décharge chacun de ceux que j'ai accusés, car je les ai chargés faussement. Je n'ai parlé que d'invention pure et par crainte de la corde." Alors sa tête coupée s'abattit sur le sol.

Ainsi mourut Maître Bernard de Rota, médecin gascon, égaré en pays savoyard, et, sans doute, victime de ses vanteries, de ses menteries, de son désir de jouer un rôle. Plus jamais, à ma connaissance, on ne se souvint de lui. Pour les curieux qui souhaiteraient savoir ce qu'il advint des autres principaux personnages de cette lugubre histoire du "bon vieux temps," je dirai que Bonne de Berry, devenue comtesse d'Armagnac, fut très malheureuse, mais qu'elle eut, du moins, une vieillesse d'exemplaire vertu. Une de ses arrière-petites-filles, princesse de Piémont, devait doter les franciscains de Pignerol d'une rente restée légendaire, pour la célébration d'une messe de "Requiem" quotidienne dans la chapelle des princes d'Achaïe "pendant douze mille ans!" Quant au comte Amédée VIII, il obtint de l'empereur Sigismond, en 1416, l'érection en duché de son domaine de Savoie. Je dois ajouter qu'il ne compta jamais parmi les saints de sa famille, malgré ses ambitions pontificales.. N'est-ce pas lui qui fut antipape sous le nom de Félix V? Dès qu'on a jeté les yeux sur ces existences extraordinairement compliquées, on se demande si nos existences modernes ne sont pas des modèles de simplicité?

FOURCAUD.

LES DEMEURES DE BALZAC

Récemment, les Balzaciens ont commémoré le cinquante-neuvième anniversaire de la mort de l'auteur de la "Comédie humaine." Des mains pieuses ont fleuri sa tombe, voisine de celles de Casimir Delavigne, d'Emile Souvestre et du pauvre Gérard de Nerval.

C'est là, sur cette colline du Père-Lachaise où Rastignac, dressé en face de Paris, lui jette son superbe cri de défi: "Maintenant à nous deux," à l'heure crépusculaire où les dernières pelletées de terre tombaient sur le cercueil du père Goriot, que M. de Royaumont, en une allocution émue, a rappelé la singulière prédilection de Balzac pour ce grand champ de repos!

Devant la dernière demeure où le rude et génial ouvrier des lettres dort son suprême sommeil, on se prend à songer au jeune homme qui, vers 1820, venait en ces mêmes lieux méditer ses gigantesques créations et, la tête pleine de rêves de gloire et de fortune, rentrait les jeter tout frémissants sur le papier.

Quel méchant logis d'étudiant que cette mansarde louée pour lui par sa mère, au 9 de la rue Lesdiguières, disparue depuis dans le tracé du boulevard Henri IV. Balzac avait beau s'ingénier à boucher les interstices de la porte et de la fenêtre, le vent, qui pénétrait dans sa chambre, lui occasionnait des maux de dents dont il se plaignait à sa sœur: "J'ai eu d'affreuses rages de dents: elles ont été suivies d'une fluxion qui me rend presque hideux!" Mais il ne fallait pas lui parler de se soigner: "Les loups n'ayant jamais recours aux dentistes, s'écriait-il, les hommes doivent être comme les loups. Et puis un écrivain a besoin de ses dents pour mordre!"

Ses premiers romans ayant été fort mal payés, et à longue échéance, par les éditeurs Pollet et Urbain Canel, son père jugea que l'essai avait été suffisant, et lui coupa les vivres, ce qui contraignit le pauvre Honoré à réduire encore sa précaire existence. Après avoir habité quelque temps la rue du Bois-Doré, qui joint la rue de Thorigny à la rue de Turenne, il s'associa avec le prote Barbier et acheta, en 1826, au 17 de la rue des Marais-Saint-Germain (actuellement rue Visconti), une imprimerie, augmentée bientôt d'une fonderie de caractères. Deux ans après, endetté de cent vingt mille francs, doutant avec raison de son génie des affaires, il revint à la littérature, laissant ses associés faire de grosses fortunes sans lui.

En octobre 1828, il ne fit que passer au cinquième étage de la maison, à l'angle de la rue de Tournon et de la rue Saint-Sulpice. Assiégé par ses créanciers, il s'enfuit, 3, rue Cassini, dans le quartier de l'Observatoire. C'est là qu'il trouva le modèle de la Pension Vauquer, du "Père Goriot." Là aussi que George Sand le fréquenta.

Cependant, ses persécuteurs le relançaient jusque dans le lointain faubourg Saint-Jacques; il leur abandonna la place. En 1834, il loua à Chaillot, 12, rue des Batailles — rue qui n'existe plus et se trouvait près de la place d'Iéna — un grand appartement qui ne le retint pas longtemps et dont il a décrit le salon circulaire dans "La Fille aux yeux d'or."

Balzac rêvait depuis longtemps d'une habitation champêtre. Il fit donc l'acquisition d'une propriété entre Sèvres et Ville-d'Avray, et la baptisa "Les Jardies," d'après un passage des mémoires de Saint-Simon. C'était une sorte de mât de perroquet à trois étages. L'escalier, oublié dans le plan, fut accolé à la façade extérieure. Les pièces étaient vastes, et, pour les meubler somptueusement...... en rêve, sur les murs nus, Balzac avait tracé au charbon des inscriptions de ce genre: "Ici un stylobate en bois de cèdre! Ici un plafond d'Eugène Delacroix! Ici des portes façon Trianon, etc., etc."

A part ce mobilier imaginaire, il n'y eut jamais aux Jardies ni une commode ni un rideau. Le terrain formant une pente effrayante, et Balzac dépensa des sommes considérables à édifier des murs de soutènement qu'on retrouva, cinq ou six fois, couchés sur les navets et les choux du champ voisin.

Ce séjour de l'écrivain fut pour ses créanciers l'occasion de fréquentes parties de campagne. Dès que l'un d'eux sonnait, la maison, tout à l'heure retentissante des éclats de voix du maître et de ses nombreux hôtes, tombait dans un morne silence. Le chien, bien dressé, se taisait aussi.

En 1841, Balzac se défit pour trente mille francs de la propriété dans laquelle il en avait dépensé cent mille. La maison où Gambetta est mort n'était plus ce que l'auteur "d'Eugénie Grandet" avait construite, mais le jardin renfermait encore beaucoup d'arbres qu'il y avait plantés.

Le voilà donc de nouveau à Paris, où il avait dans l'intervalle conservé une chambre, dans l'ancienne maison de jeu Frascati, au coin du boulevard Montmartre et de la rue de Richelieu. Il loua, moyennant six cents francs par an, à Passy, 19, rue Basse (aujourd'hui 47, rue Raynouard), le pavillon que ses admirateurs ont transformé en un musée national, analogue à la maison de Shakespeare en Angleterre, de Gœthe, en Allemagne.

Il succédait, comme locataire, à une actrice célèbre, la Contat, devenue Mme de Parny. Il y était admirablement gardé contre l'intrusion des créanciers, et l'huis ne s'ouvrait qu'au visiteur ayant le mot de passe: "Mme de Bri reçoit-elle?"

Cette retraite perdue du Passy d'autrefois, avec son poétique jardin, qui domine le vieil hôtel du duc de Penthièvre dont la princesse de Lamballe fut arrachée pour être menée à la prison de la Force, a été reconstituée grâce à l'"Association de la maison de Balzac," dont les ressources sont insuffisantes, grâce au zèle, au dévouement de M. de Royaumont. Le "Napoléon de lettres," ainsi nommé par M. Paul Bourget, composa une vingtaine de romans sous ce toit qui l'abrita durant six années. Ne serait-ce pas pitié de voir cette curieuse maison de Balzac disparaître faute de revenus?

En 1848, le romancier, presque à l'aise, acheta, 12, rue Fortunée (aujourd'hui rue Balzac), une petite maison, dépendance de l'ancienne Folie-Beaujon. Passionné de bric-à-brac, il avait ramassé, en dépit de ses dettes, quantité de meubles de style, de bibelots, de beaux tableaux, de porcelaines. Avec ses amis il se montrait cachottier, gêné d'étaler tant de richesses. A Théophile Gauthier, qui lui demandait: "Vous avez donc vidé les silos d'Abulcassem", il affirmait que rien de tout cela n'était à lui, qu'il avait meublé la maison pour un ami, qu'il n'était que le gardien et le portier de l'hôtel!

Le vicomte Honoré de Balzac avait, en effet, préparé cette résidence de grand seigneur pour la femme qu'il aimait depuis longtemps, pour Mme Eve Hanska, née comtesse Rzewuska. Il l'épousa le 14 mars 1850, et cinq mois après, il s'éteignait dans ses bras, après une agonie de trente quatre heures. L'hôtel de Balzac fait actuellement partie de la propriété de la baronne Salomon de Rothschild.

La résurrection d'une ville.

Depuis la destruction de San Francisco par le tremblement de terre et l'incendie, il y a trois ans, plus de 750 millions ont été dépensés pour la reconstruction de la ville.

L'HORLOGER DE MONTREUIL

LES CAUSES CELEBRES

Le 21 juin 1884, les habitants de Montreuil virent un assez singulier personnage s'installer au rez-de-chaussée de la maison portant le numéro 9 de la rue de l'Eglise.

C'était un de ces individus comme on n'en rencontre guère que dans les contes fantastiques d'Hoffmann et de Poe, et qu'on ne saurait contempler sans éprouver une sensation de vif malaise. Avec ses joues creuses, son front énorme couvert d'une peau ridée et parcheminée, son profil en lame de rasoir, et ses yeux, inquiets, d'une mobilité excessive, abrités derrière des lunettes d'or, il donnait l'idée d'une sorte de savant bizarre, d'un alchimiste ou d'un sorcier.

Cet homme, qui se nommait Pel et exerçait le métier d'horloger, arrivait de Nanterre et ne connaissait personne à Montreuil, où il ouvrit aussitôt une boutique, sans se préoccuper beaucoup, d'ailleurs, de recruter des clients. Il vivait très retiré, peu causeur, ne sortant guère, et n'ayant avec lui qu'une servante, Elisa Bœhmer, qui était aussi sa maîtresse, et sur laquelle il paraissait exercer un empire absolu.

Lors de l'arrivée de Pel à Montreuil, le 21 juin, sa servante paraissait jouir d'une excellente santé. Mais, dès le 2 juillet, des voisines crurent remarquer qu'elle était malade. Deux d'entre elles s'approchèrent de la porte de la cour, et Elisa Bœhmer leur confia alors, tout en s'assurant que son maître ne pouvait l'entendre, car il ne voulait pas qu'elle eût des relations au dehors, qu'il lui semblait être brûlée par un feu intérieur si violent qu'elle avait par fois la sensation de se déchirer la poitrine avec les ongles.

On l'aperçut encore le 12 juillet, mais ce n'était plus qu'un fantôme épouvantable. Elle se traînait avec peine, prononçait des paroles incohérentes, poussait des gémissements, et avait des gestes bizarres ressemblant à ceux de certains moribonds. Elle rentra dans la maison, et depuis ce jour-là on ne la vit plus. L'horloger Pel prétendit ensuite que le 14 juillet, Fête Nationale, Elisa Bœhmer avait voulu aller regarder les illuminations, et qu'elle n'était pas revenue. Ce récit parut invraisemblable, étant donné l'état d'extrême faiblesse dans lequel se trouvait la servante les jours d'avant. On ne s'imaginait pas cette agonisante au milieu de la foule et prenant part aux jeux et aux danses. Néanmoins, des recherches eurent lieu par toute la France. On visita les hôpitaux, on examina les registres des décès dans chaque [illegible] il fut impossible de découvrir la moindre trace d'Elisa Bœhmer.

En revanche, l'opinion publique, puis, après elle, la justice, accusèrent l'horloger de Montreuil d'avoir empoisonné sa domestique, probablement pour s'emparer de ses économies. Mais comment s'était-il arrangé pour faire disparaître le corps? Les renseignements recueillis chez les personnes du voisinage permirent d'établir ce point avec certitude.

Dans la journée du 15 juillet, tous les locataires de la maison de la rue de l'Eglise furent incommodés par des odeurs nauséabondes, provenant de l'appartement de l'horloger. A ces odeurs cadavériques se mêla bientôt celle de la chair brûlée. On se demanda tout de suite si Pel n'était pas en train de réduire en cendres le corps de sa servante, et l'on chercha à l'apercevoir. En effet, malgré la chaleur extrême qui régnait à ce moment de l'année, on vit l'horloger penché sur le fourneau du cabinet noir, dans lequel brûlait un grand feu, que Pel ne cessait d'activer, regardant avec attention dans le foyer, comme pour s'assurer que la combustion s'opérait bien. Ce terrible feu ne s'éteignit pas pendant trois jours et trois nuits, et il s'en dégageait une fumée épaisse et grasse incommodant tous ceux qui venaient à la respirer.

Le bruit courut vite dans Montreuil que l'horloger de la rue de l'Eglise était un assassin. Cependant, ce ne fut qu'au bout d'un mois que la justice décida l'arrestation de Pel, qui protesta de son innocence et donna de la disparition d'Elisa Bœhmer l'explication relatée ci-dessus. A dater de ce moment, l'horloger n'eut pas une défaillance et garda son calme et sa présence d'esprit. Ajoutons qu'il avait eu tout le temps de faire disparaître les preuves de son crime, de telle sorte qu'on ne découvrit même pas un petit ossement suspect.

Cette affaire sensationnelle, qui occupa la France entière, nécessita une longue et délicate instruction, au cours de laquelle on apprit des choses troublantes, de nature à faire considérer Pel comme un atroce scélérat.

C'est ainsi qu'il était entré subitement en possession de l'héritage de sa mère, en 1869, à la suite de la mort soudaine et singulière de cette dernière, mort attribuée par l'héritier à un accident de machine électrique. Dix ans plus tard, installé aux Ternes, Pel achevait de se ruiner en plaçant vingt cinq mille francs dans la commandite du théâtre les Délassements-Comiques et il cherchait à vivre en exerçant illégalement la médecine.

Successivement, il eut à son service deux jeunes femmes, Marie Maboin et Eugénie Mayer, qui tombèrent malades gravement et requirent ses soins. Marie Maboin crut devoir se rendre à l'hôpital, où un énergique traitement la ramena à la santé. Eugénie Mayer resta chez Pel et disparut enfin aussi mystérieusement que cela devait arriver plus tard à Elisa Bœhmer. Ceci se passait au commencement de 1880. La même année, Pel se maria avec Mlle Eugénie Buffereau, qui lui apporta une petite dot de 7000 francs. La jeune femme, au bout d'un mois de mariage, succomba après une semaine de souffrances terribles. Son mari ne montra de ce décès que peu de chagrin. Quant à la dot, il se refusa obstinément à la rendre à la famille.

Neuf mois s'écoulèrent. Nouveau mariage avec Mlle Murat-Belliste. Celle-ci éprouve des malaises à ce point suspects que sa mère ne craint pas de parler d'empoisonnement. "Sans doute, Pel eut peur, car la malade se rétablit." Mais, sur ces entrefaites, Elisa Bœhmer entra au service du ménage, et des relations intimes s'établirent entre l'horloger et sa domestique. Elles duraient depuis longtemps déjà, quand la femme de Pel surprit les deux amants. Il y eut une scène, à la suite de laquelle l'épouse outragée abandonna le domicile conjugal et rentra dans sa famille.

Pendant un certain temps, l'horloger resta à Nanterre, puis, en 1884 il quitta cette localité pour aller s'installer à Montreuil, où ses tragiques aventures devaient se terminer.

On ne retint contre Pel que deux accusations. La première visait l'empoisonnement d'Eugénie Buffereau, la seconde concernait l'empoisonnement d'Elisa Bœhmer et l'incinération de son cadavre. Il avait été impossible d'établir des charges précises sur les autres faits. Bref, le 10 juin 1885, l'empoisonneur de Montreuil que défendait Me Joly, comparut devant les jurés de la Seine, et son apparition quasi fantastique sur le banc des accusés provoqua une émotion considérable. En le voyant, on n'était pas surpris de le savoir sous le coup d'une double imputation criminelle, tant son aspect causait de trouble et de répugnance. Rien ne pouvait étonner, de la part d'un tel homme.

Froidement, il se défendit, discutant avec une intelligence rare, contestant les faits, les dates, ayant des explications pour toutes les questions, biaisant, rusant, disant que ce n'était pas à lui à prouver le départ de sa servante et que la justice, au contraire, devait apporter un témoignage matériel de la mort de la disparue. Il soutint admirablement un long interrogatoire personnel de quatre heures et les débats de trois journées, sans parvenir, malgré tout, à forcer la conviction du jury, qui, écartant l'accusation concernant Eugénie Buffereau, déclara Pel coupable de l'empoisonnement d'Elisa Bœhner, et lui refusa les circonstances atténuantes.

L'horloger fut donc condamné à mort. Il écouta la sentence sans se troubler. Tout au plus se borna-t-il à dire aux gardes, tandis qu'on le ramenait en prison.

—Messieurs, c'est une chose singulière que la justice, quand elle frappe un innocent; car je suis innocent, je vous le jure, et ma condamnation est injuste. Elle constitue une véritable infamie.

Pel ne devait pas périr sur l'échafaud. Un vice de forme ayant fait casser l'arrêt, l'empoisonneur fut renvoyé, le 17 août suivant, devant le jury de Seine-et-Marne, qui, grâce aux efforts de Me Laguerre, lui accorda des circonstances atténuantes. L'horloger de Montreuil fut alors définitivement condamné aux travaux forcés à perpétuité.

CUISINE.

Cèpes à la bordelaise.

Choisir des cèpes à chair ferme, enlever les tiges, retrancher les tubes du chapeau, les faire revenir sur le gril pour en dégager l'humidité que l'on absorbe en pressant légèrement les cèpes entre deux linges. Achever de les faire cuire dans de l'huile d'olive avec les queues des cèpes, muscade, sel, poivre, ail, échalotes hachés et cuits au préalable pendant 25 minutes dans du beurre; ajouter, vers la fin de la cuisson, des fines herbes hachées et du jus de citron.

En Italie, on remplace le jus de citron, par des tomates coupées en tranches et du poivre de Cayenne.

Quelques anecdotes sur Lassalle.

Il débuta à Liège, avec éclat dans le rôle de Saint-Bris, des "Huguenots". N'ayant pas la garde-robe indispensable aux chanteurs de province, il avait dû s'équiper tant bien que mal avec des parties de costumes et des accessoires empruntés. Un camarade lui avait fourni son pourpoint, un autre son épée, un troisième ses bottes. Mais l'épée était trop longue et les bottes trop petites....

En descendant le fameux escalier du second acte Saint-Bris, gêné par ses bottes, s'embarrassa dans son épée et s'étala de son long à l'avant scène. Relevé sans aucun mal, il fut pris d'un fou rire, que le public partagea bientôt. Et comme par surcroît, le débutant chanta magnifiquement son rôle, il était populaire le lendemain.

Il y a trois ans, un accident singulier faillit lui coûter la vie. Au cours d'une villégiature à l'île d'Yeu, le grand artiste, en prenant un bain de mer, fut roulé par une lame, si malheureusement qu'en essayant de se rattraper à un rocher, il eut le pied déchiré par un coquillage avarié. La gangrène s'y mit. Lassalle semblait perdu. Un médecin le guérit quasi miraculeusement. Mais, depuis cet accident, il boitait. Pour comble de malechance, en traversant le boulevard, il y a quelques mois, le même pied était écrasé par une automobile. Et Lassalle dut reprendre les béquilles. Il les portait gaiement, et son pied malade lui fournissait un sujet de plaisanteries. Mais sa santé était irrémédiablement atteinte.

Lassalle connaissait beaucoup le grand duc Alexis. Lorsqu'il alla en Russie, pour la première fois, raconte M. Georges Price, très ignorant, naturellement, des mœurs du pays, il était installé, un jour, à un bureau placé devant sa fenêtre, et, comme la journée était très douce, il avait ouvert cette fenêtre.

Tout à coup, on frappe violemment à la porte de sa chambre. Des gens en uniforme entrent, et se mettent à lui faire de très vives observations en russe, dont il n'entendait pas le premier mot. Lassalle essaye de comprendre, n'y réussit pas, et, à bout de patience, met purement et simplement les intrus dehors et referme sa porte à clef. Lassalle était de très haute taille et d'une force peu commune.

Il s'était remis à écrire, lorsqu'on frappe de nouveau. Il ouvre, et se trouve en présence des mêmes gens, mais ayant à leur tête un homme galonné sur toutes les coutures. Nouveau dialogue, aussi incohérent et encore plus violent. Le personnage chamarré veut mettre la main sur l'épaule de l'artiste. Celui-ci lui administre un formidable coup de poing. Les autres veulent intervenir. Il les gourme de la belle manière.

On ne sait comment les choses auraient fini si Lassalle n'avait eu la présence d'esprit d'invoquer le nom du grand duc Alexis. En l'entendant, l'homme galonné eut l'idée vague d'une gaffe commise. Il sortit avec son monde, ferma la porte en dehors, et laissa deux fonctionnaires dans le couloir. Lassalle était bel et bien prisonnier.

Il commençait à être très inquiet, lorsque sa porte s'ouvrit de nouveau. C'était le grand duc Alexis en personne, qui entra en riant, la main tendue.

—Eh bien, mon cher ami, lui dit-il, vous êtes donc un criminel? Vous vous êtes obstiné à laisser ouverte une fenêtre qui donne sur le Palais d'Hiver! C'est très grave. De plus, vous avez violemment secoué un fonctionnaire qui a rang de colonel. Tout cela aurait pu vous mener très loin. Heureusement que je suis là. Allons dîner! Vous n'irez pas en Sibérie pour cette fois.

Celui qui n'aime pas le pôle

Au moment où toute l'Europe prend un intérêt passionné à la découverte du pôle, s'émeut pour Cook ou pour Peary et se réjouit de la victoire de l'homme, qui a reconquis ce vieux noyau de consolidation de la terre, il est un personnage, un seul, mais considérable, que cet enthousiasme importune et que la monotonie de ce sujet excède. Ce qui lui donne une autorité particulière, ce n'est pas précisément son grand âge: il n'a que six ans. Mais il est le mieux placé du monde pour juger les questions polaires. Avouons-le sans ambages, elles le refroidissent. Ce mécontent est M. Harry Peary, fils du commandant R. E. Peary, le conquérant même du pôle. La victoire de son père a profondément troublé sa vie. Au lieu de lui raconter de belles histoires comme à l'accoutumée, sa mère ne parle plus que du "pack". Il est vrai qu'elle y est bien contrainte, étant obsédée de questions par des journalistes innombrables et bourdonnants. Mais Harry a moins de patience qu'elle. Comme un rédacteur de la "Daily Mail" était en conversation avec Mme Peary, Harry demanda soudain: "Est-ce qu'on ne pourrait pas parler un peu d'autre chose?" Il ajouta fort justement que quand son père était là, au moins ce n'était pas ses expéditions qu'il racontait. Enfin, il manifesta de la façon la plus nette l'ennui que lui causait ce sujet unique et perpétuel des discours. Nous saluons avec plaisir en la personne de M. Harry Peary un homme déjà décidé à ne pas être la proie des fâcheux. Il fait par ces mots un excellent début dans la vie publique. Le sentiment de la gloire lui viendra ensuite.